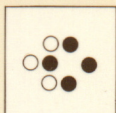


L'écrivain Sirieix

Richard Millet

Roman



P.O.L



L'Ecrivain Sirieix

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

L'INVENTION DU CORPS DE SAINT MARC, 1983.

L'INNOCENCE, 1984.

SEPT PASSIONS SINGULIÈRES, 1985.

L'ANGÉLUS, 1988.

LA CHAMBRE D'IVOIRE, 1989.

LAURA MENDOZA, 1991.

ACCOMPAGNEMENT, 1991.

Chez d'autres éditeurs

LE SENTIMENT DE LA LANGUE I, Champ Vallon, 1986.

LE PLUS HAUT MIROIR, Fata Morgana, 1986.

BEYROUTH, Champ Vallon, 1987.

LE SENTIMENT DE LA LANGUE II, Champ Vallon, 1990.

Richard Millet

L'Ecrivain Sirieix

Récit

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1992.
ISBN : 2-86744-266-4

Songez que je suis réellement le protagoniste perpétuel de toutes mes fictions, que j'incarne exactement, au prix de quelles douleurs ! tous les souffrants, tous les saignants, tous les désolés que j'ai tenté de faire vivre en leur supposant mon âme.

Léon Bloy (*Le Fils de Louis XVI*)

I

Je fus longtemps un homme sous influence, désœuvré, ignorant. J'ai vécu sans vivre. Mes songes n'ont plus de nuits, ni mes nuits d'aube sûre. Solitaire, je n'aurai jamais été seul. Il m'arrive de m'en plaindre ; je ne suis pourtant pas plus malheureux qu'un autre. D'ailleurs, ne pourrait-on pas renverser la formule et dire que j'ai toujours été seul, malgré mon peu de goût pour la solitude ? Je n'ai vraiment aimé que la littérature, l'hiver et les paradoxes. La solitude, je m'y résigne de la façon que j'aime les femmes : avec insouciance, paresse, ou par faiblesse. A vrai dire, je me laisse aimer d'elles plus que je ne les aime ; je vais de l'une à l'autre, les étreins comme on s'abandonne, enfant, à la grande pente d'un pré : le corps alors se noue à l'âme, le monde s'éclaircit et le ciel nous est donné en des éblouissements prodigieux. Des femmes, au fond, je ne sais pas grand-

chose. On ne connaît leur chair, n'écoute leurs paroles, n'habite leurs regards que pour mieux sentir combien le monde est loin.

Faisant ce matin réflexion sur mon âge et ne me trouvant pas plus de raisons de vivre que de mettre fin à mes jours, je me suis demandé si ces êtres, qui sont notre dernier mystère, n'ont pas été l'unique souci de ma vie. Je m'étais levé tôt, avais soigneusement lavé ma figure, mes dents, mes parties sexuelles, ne m'étais pas jugé moins laid que d'ordinaire. J'avais refait mon lit sur lequel je m'étais allongé, tout habillé, les bras le long du corps, les pieds réunis. Je rêvassais. Ma tête finit par s'incliner vers la fenêtre grise. Il tombait de la neige fondue. J'étais sur le point de me trouver heureux. Je rougis : j'avais songé aux femmes qui m'ont connu et venais de me représenter en amant passionné, capable de m'abandonner et de contempler sans frémir un visage féminin. Je frissonnai, me passai la main sur le front, les joues, le cou. Naïve attente, indifférence, vague mépris : je n'ai jamais rien découvert d'autre sur la figure d'une femme — rien qui me détournât de la répulsion ou me renvoyât, apaisé, à moi-même. Qu'est-ce donc qui m'avait brûlé la figure ? Quel visage venait soudain de s'offrir dans une trop blanche nudité, inacceptable résurgence de nuits d'antan dans la lumière du matin ? Les femmes ne nous dérobent-elles pas le jour et le monde comme autant d'arbres qui cachent une forêt profonde ? Ne sont-elles pas

cette impossible forêt ? Je haussai les épaules. A ce moment le soleil perça et jeta aux vitres un or terni. Je frémissais ; j'étais au bord des larmes et, pour un empire, n'aurais bougé : j'avais cessé de me mentir, d'évoquer fantômes et regrets pour embrasser (privilège de ceux dont nul n'a eu pitié et qui n'attendent pardon de personne, pensai-je avec complaisance) la pure et exclusive et secrète perspective de mon existence — tout entière vouée à la littérature.

II

Je suis né en hiver. J'ai la faiblesse de voir dans cette circonstance anodine non seulement une chance, mais la raison de mes goûts et de mes actes. Ma ville natale ne se distingue guère des autres petites villes du centre de la France, sinon que les hivers y sont plus longs, rudes et lents qu'ailleurs. J'eus une enfance sans histoires. Je respecte trop les miens pour considérer que le bonheur de notre ville ne valait pas, mélancolique et éternel, celui de Barbezieux ou de tant de cités de province. Je crois en un seul Dieu et à l'influence inaliénable du paysage et du climat sur l'esprit et le corps : plus que le mélange séculaire des sangs, c'est le ciel cru et l'ardoise, le granit et les brumes d'automne, les étés chauds où l'on se croit plus près des astres, la rudesse des voix et la douceur déjà méridionale de l'accent, qui m'ont donné l'âme grise, des yeux bleu pâle, des pommet-

tes rougeaudes qui font ressortir la blancheur de ma figure, une nonchalance mêlée de brusquerie, le souci d'honnêteté, de rigueur, de résignation. Chez nous, sur ces hauts plateaux nus où naissent les rivières sacrées et où s'affrontent les vents, il n'est pas rare qu'un même visage offre l'impression d'une forte santé en même temps que celle d'une fin de race que n'expliquent pas seulement l'alcoolisme, la consanguinité ou les traces d'immémoriales invasions. De cette barbarie pacifiée par les siècles, je tirais, dès l'adolescence, un orgueil secret, irréprouvable : il me semblait que le destin de toute famille — et particulièrement de la nôtre — était d'effacer, de génération en génération, les traces de mélanges impurs, de fautes, de défaites, afin de présenter au monde les figures ultimes et glorieuses d'une nouvelle espèce. Dieu sait si, pourtant, avec mes cheveux presque noirs et bouclés, mes yeux trop clairs, mon visage étroit et mes lèvres épaisses, je passais pour laid. Je n'en disconvenais pas, trouvant même dans ma laideur une sorte de paix et un prétexte pour ne point me soucier, au contraire de mes condisciples du collège Ventadour, des interminables travaux amoureux : je leur préférais les récits d'aventures coloniales, les travaux de la guerre. L'opprobre des défaites, les expiations, les souffrances anonymes me causaient autant de plaisir que l'éclat des victoires ; je n'avais pas dix ans que j'étais, naïvement, sensible à la respiration douloureuse de l'Histoire. L'été, dans

notre ferme du Pouget, j'aimais à me dénuder le torse, à le charger de chaînes qui servaient à attacher les vaches, et j'avancerais en pleurant silencieusement, cependant ivre de fierté, dans la pénombre poussiéreuse d'une grange, la tête renversée vers le ciel, captif gaulois dans un triomphe impérial. Près des eaux mortes, allongé dans les ajoncs, je rêvassais à de hauts faits, à des chevelures beurrées, au frémississement de l'acier. Je me récitais des pages héroïques qui me tiraient des soupirs de satisfaction. J'allais souvent dans la lande, sur les plateaux, et me tenais debout dans le grand vent que je laissais s'engouffrer avec délices dans ma bouche, jusqu'à ce que le vertige me fît ployer le corps et tomber à genoux.

Elevé sans dureté ni mollesse par un père négociant en bois et une mère qui aimait, exclusivement, sa famille, l'algèbre et la musique de Rossini (elle lui donnait ses seuls moments de gaieté), je ne différais guère — et n'entendais pas qu'il en fût autrement — des rejetons de la bourgeoisie traditionnelle. Très tôt, j'entendis me satisfaire de ma condition d'enfant unique dont la seule passion était la lecture. Elève médiocre et discipliné, je ne vivais que pour les moments où je retrouvais, le soir, la paix des livres sous la lampe. Qu'il fût beau ou mauvais, mes journées me semblaient une succession maussade d'heures lentes ; je me devais, tel les héros que j'admirais, d'être héroïque : je n'étais que stoïque, petitement ; je m'attachais à ne faire jamais paraître, dans la

journée, le moindre signe d'ennui ; mais la nuit, je m'abandonnais avec ivresse à l'effroi que me causait (car je ne pouvais m'empêcher de me les représenter dans leur dernier sommeil) le visage des héros morts. Les autres, je ne les voyais pour ainsi dire pas : c'est à peine si, élèves, maîtres, serviteurs, anonymes passants ou gens de connaissance, j'étais capable de remarquer leur présence. Ma douceur et ma grande politesse sauvaient les apparences, encore qu'elles exaspérassent certains, qui voyaient là hauteur et hypocrisie. Ce mélange d'humilité et de morgue, qu'on avait toléré dans un enfant, devint insupportable chez un adolescent. La vie, pour reprendre une expression de mon père qu'irritaient mes airs d'ange exilé, se chargerait de me faire mordre la poussière.

III

Je n'avais jusque-là pas eu de visage (la triste figure incertaine et impersonnelle que je découvrais dans le miroir ne m'appartenait pas vraiment : possède-t-on des nuages?). Mon visage me fut donné par un de ces hommes étranges qu'employait mon père dans sa scierie. L'un de mes grands plaisirs était d'observer les hommes au travail, particulièrement ceux qui s'occupaient à des tâches méthodiques : l'écorçage, le découpage des billes de bois en planches, leur prompt et rigoureux entassement sur des palettes, tout cela me procurait une satisfaction comparable à celle qu'on trouve aux architectures savantes, à l'assemblage des mots, à la reconstitution de vies illustres, aux collections d'images pieuses. Il se peut que, très jeune, j'aie regardé le monde moins pour ce qu'il avait de beau (cette beauté, je le saurais bientôt, seuls les livres me la rendraient sensible,

m'en donneraient la paisible nostalgie) que pour l'ordre, caché ou manifeste, qui le régissait : ordre que je ne chercherais pas à mettre en cause, préférant sa légitimité séculaire et sa lente décomposition à toute transformation violente qui me fît renoncer aux valeurs dont je n'étais pourtant qu'un bien piètre héritier. J'appartenais déjà aux crépuscules ; et déjà je me disais, avec une vanité qui m'empourrait le front, que je mourrais seul.

L'ouvrier était un homme grand et maigre, à la mine sombre, méditative. Il s'approcha lentement du haut tas de madriers sur lequel j'étais perché. Il s'accroupit et, tout le temps qu'il déféqua, ne me quitta pas des yeux. Il poussait en souriant de petits cris d'aise. Si je ne détournai pas mon regard, je ne lui rendis pas son sourire ; non que je fusse choqué : les fermiers de mon père n'agissaient pas autrement ; mais je n'aimais pas sourire (j'irai même jusqu'à dire que, timide et fier, je ne savais pas sourire).

Je devinais que l'homme n'en avait pas fini. Il s'était tourné face à moi et ne faisait rien pour dissimuler sa courte verge rougeâtre dressée vers moi. Il me parlait en arabe, avec des mouvements dodelinants de la tête. Je ne bougeais pas : le moindre geste, le moindre mot eussent été signes de reddition à cet homme dont je ne comprenais ni le langage ni les desseins. Mon apparente indifférence l'exaspéra-t-elle ? Son visage se crispa, puis sembla se défaire sous le coup d'une vive douleur : renversé

dans le soleil de la fin d'après-midi, la bouche largement ouverte dans laquelle brillait une dent d'or, il hoquetait ; il était si laid et pitoyable qu'il ressemblait à une vieille gardeuse d'oies en train de rire.

Il me regardait à présent avec lassitude et, tout en essuyant sur le bois le liquide laiteux qui coulait de sa verge, il me demanda, dans un mauvais français, si, vu la tête que j'avais, ma mère n'avait pas fauté avec un homme du désert. Je pâlis. L'acte auquel il venait de se livrer m'avait laissé sans réaction, et je lui étais presque reconnaissant de m'avoir révélé le secret répugnant à quoi faisaient chaque matin allusion, pour s'en glorifier, la plupart de mes disciples ; mais l'injure faite à ma mère me semblait un prix excessif à payer pour cette révélation. Je me levai, voulus crier : entre les grands sapins le ciel blanchit et se mit à tournoyer. Je m'effondrai. Je revins bientôt à moi : l'homme était debout, le pantalon sur les chevilles, au milieu de la cour, entre deux ouvriers qui tenaient des barres de bois dont ils devaient avoir rossé d'importance le coupable puisque celui-ci gardait la tête basse et les mains croisées sur son ventre ; les yeux fermés, il pleurnichait et chantonnait d'une voix rauque un air de son pays. Je me dis aujourd'hui que le chant de l'ouvrier était d'une beauté propre à emporter ma miséricorde ; mais je fus incapable d'ouvrir la bouche, et mon silence le condamna.

Dérogeant à notre habitude de la confession

Le jour de mes vingt ans, en 1973, je descendis dans la chambre où je suis né. Je m'agenouillai devant le lit d'acajou et priai. Entré par les persiennes, le grand soleil d'hiver me serrait le visage et les mains en un tulle mortuaire. Je me sentais tout à la fois un enfant et un homme vieux. On fêta mes vingt ans. Je n'étais rien, et n'avais nul désir, nulle prétention de me croire quelqu'un. La solennité des anniversaires m'effrayait : je n'aimais pas qu'on me rappelât que j'étais au monde et qu'il me faudrait mourir.



Maquette: Jacqueline Michel
921409-9 Imp. en France 01-92
ISBN: 2-86744-266-4



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS

69 F

Extrait de la publication